

quement à l'origine du mouvement, ne se limite certes pas à un seul aspect. Travaillant sur les noeuds, les filets et sur leurs traces mais, surtout, sur la couleur et l'empreinte répétitive d'une même forme sur toile libre, repoussant ainsi les limites de la toile qui ne peut se lire dans sa finitude et qui reste toujours achevée/inachevée, Viallat oriente actuellement son activité sur la déperdition de la couleur-forme à travers la texture. Procédant soit par pliages, soit par superposition de plusieurs toiles, il imprime (tamponne) une forme, toujours la même (schématiquement un noeud agrandi) sur la surface apparente : la peinture chemine entre les fibres, traversant les épaisseurs successives et laissant chaque fois le signe de sa marque. Marque qui se dégrade au fur et à mesure de sa pénétration, car la couleur se raréfie, captée par les différentes couches de fibres, et la forme

se détruit pour ne devenir plus qu'allusion à la trace de la forme initiale dont les états successifs sont mis en évidence par leur confrontation sur la même surface (une fois dépliée) ou sur des surfaces accolées.

Toile, couleur, châssis, format, le tableau est longuement re-analysé et son rôle social, économique, théologique, radicalement remis en question; il va sans dire que, présentés ici schématiquement, les travaux de chacun interfèrent fortement les uns sur les autres et que tous s'intéressent simultanément aux différentes notions que recouvre le tableau-entité. Si un élément particulier semble privilégié, il ne peut être dissocié de l'ensemble des recherches. Ainsi le travail de Cane, centré sur la couleur qu'il présente sur de grandes toiles verticales/horizontales (les tissus accrochés au mur se prolongent en « coulant » sur le sol), est une approche de la

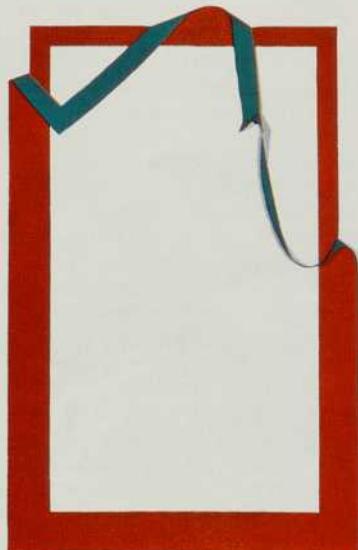
pratique de la couleur et de ses différentes modulations qui, dans le champ de la toile, ne peuvent être vues que comme telles ; mais cette pratique renvoie aussi au format ainsi qu'aux phénomènes de tension et dé-tension. Pour Cane en particulier, mais pour tous en général, ce travail ne se veut pas exclu du sujet peignant (travaillant), révélé au niveau de l'inconscient, pulsions sexuelles, rendu perceptible à travers une trame de lecture psychanalytique.

Cette « renaissance » de la peinture n'est pas le fait d'une « chapelle » ; elle relève du besoin ressenti quasi généralement d'une redéfinition d'un langage qui, à force d'avoir voulu trop dire – et dont seule une élite possédait la clef – est devenu inflationniste et, selon eux, névrotique. En ce sens leur travail prend aussi une dimension politique. Et ce n'est pas la moindre.

Pierre Favet



Christian Jaccard : *Empreintes et double contre-pli*, 1972 (détail). Confrontation de deux fibres textiles : corde et toile, par application de l'une sur l'autre ; dimensions de l'œuvre entière : 500 × 300. / photo Guillot.



Serge Maccaferri, du groupe 70 : *Structure*, 1973. Mise en évidence du format par opposition tension-dé-tension ; papier plié 350 × 380. / photo Jacqueline Guillot.

Claude Viallat : *Empreintes*, 1971. Une même forme répétée à intervalles réguliers jusqu'à saturation de la surface ; 140 × 200. / photo Roger Guillemot.

